

Journée RERO du 23 mai 2006

HEP - Aula des Cèdres

Av. de Cour 33 - 1014 Lausanne

L'avenir des bibliothèques numériques passera-t-il par les bibliothèques?

Alexis Rivier

Conservateur des nouvelles technologies,
Genève, Bibliothèque publique et universitaire

Les bibliothèques numériques incarnent aujourd'hui un aspect passionnant de notre profession. Mais elles génèrent aussi inquiétudes ou menaces. Cette ambivalence est très bien exprimée dans un article récemment traduit en français au titre programmatique: *qu'est-ce qu'une bibliothèque numérique au juste?* L'auteur débute ainsi:

Les bibliothèques numériques, bien que de tailles différentes, vivent à présent leur adolescence. Comme toute adolescence, il y a de quoi s'enthousiasmer et se préoccuper.¹

Je voudrais montrer ici **comment est née cette attitude ambivalente**, puis déterminer les **raisons de s'enthousiasmer** et **celles de se préoccuper**, en abordant plus particulièrement la problématique de la **numérisation patrimoniale** (les documents numérisés à partir d'un original analogique). Alain Jacquesson aborde quant à lui les documents numériques natifs, représentés par les périodiques électroniques et les réservoirs de textes, et le phénomène de l'open access.

L'attitude ambivalente vis-à-vis des bibliothèques numériques

Les bibliothèques numériques ont quitté l'insouciance de l'enfance, où toutes les expériences étaient permises. Depuis au moins une dizaine d'années les ingrédients de base se sont stabilisés: des capacités de stockage et de traitement informatique suffisantes, la conversion numérique des informations analogiques et surtout, le Web comme plate-forme de diffusion universelle. Ces principes sont bien établis, sérieux, et non remis en cause.

¹ Carl Lagoze, Dean B. Krafft, Sandy Payette et Susan Jesuroga. *Qu'est-ce qu'une bibliothèque numérique, au juste? Au-delà des fonctions recherche et accès dans la National Science Digital Library*. 19.1.2006. http://artist.inist.fr/article.php3?id_article=245

Pour reprendre une métaphore tirée de l'histoire des sciences, nous sommes en présence d'un **paradigme**. On doit cette notion à l'épistémologue américain Thomas Kuhn, dans son essai *La structure des révolutions scientifiques*, paru en 1962². Il explique comment les scientifiques sont guidés dans leurs recherches par un schéma mental imposé par l'état de leur science. Ils essaient de faire entrer dans ce cadre les explications des phénomènes observés dans leurs expériences. Pour qu'une nouvelle théorie plus novatrice soit acceptée, soit un nouveau paradigme, il faut une "révolution" de pensée. L'exemple le plus célèbre est la rupture induite par la théorie de la relativité par rapport à la physique classique de Newton, elle-même tranchant sur les théories, qui nous paraissent aujourd'hui fantaisistes, de la physique médiévale basée sur la tradition aristotélicienne...

Nous évoluons dans nos métiers à l'intérieur d'un paradigme analogue: le tout numérique. Ce paradigme nous a beaucoup aidé dans l'écriture et la diffusion de notre livre *Bibliothèques et documents numériques*, tant pour la première édition de 1999, où il était déjà établi, que pour la plus récente³. En revanche, il est permis d'hésiter sur la portée que ce volume aurait eu dix ans plus tôt, lorsque personne ne parlait du web...

Les prédictions futuristes de technophiles pourtant brillants, qui nous annonçaient dans les années 1970-1980 la mort de l'information traditionnelle et le "bureau sans papier", nous semblent maintenant drôles et naïves⁴. L'utilisateur afficherait sur un écran de télévision de l'information stockée sur des batteries de microfilms, via des réseaux vidéo... Pourtant certaines institutions que l'on ne peut taxer de témérité excessive ont fait les frais de ces paradigmes technologiques partiels, dont personne ne pouvait imaginer qu'ils conduiraient dans une impasse. Elles se sont ainsi trouvées trop vite nanties de systèmes isolés et condamnés, notamment les **vidéodisques**. Dans les années 1980 il s'agissait de **LA** technologie normale pour constituer de grandes banques d'images. A peine dix ans plus tard plus personne n'en voulait. Il est tentant a posteriori de sourire de ces réalisations, et du côté un peu bancal que présente ce mélange de deux technologies: le signal télévisuel pour l'image et l'informatique pour la base documentaire.

Aujourd'hui, nous avons la chance de pouvoir nous appuyer sur un paradigme solide que l'on imagine mal être invalidé durant les prochaines années. C'est peut-être bien là que réside la source d'inquiétude: les bibliothèques numériques ne sont plus une projection hasardeuse, un gadget, un effet de mode, mais une réalité incontournable. Pour les bibliothèques traditionnelles l'heure de prendre position est arrivée.

² Thomas S. Kuhn. *The structure of scientific revolutions*. Chicago, University of Chicago Press, 1962. Première traduction française: *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion, 1972.

³ Alain Jacquesson et Alexis Rivier. *Bibliothèques et documents numériques: concepts, composantes, techniques et enjeux*. Nouvelle édition. Paris, Ed. du Cercle de la librairie, 2005. (Coll. Bibliothèques).

⁴ Le plus connu est Frederick Wilfrid Lancaster: *Toward paperless information systems*. New York; London, Academic Press, 1978. Voir également William F. Birdsall. *The myth of the electronic library: librarianship and social change in America*. Westport CN, Greenwood Press, 1994.

L'heure des choix a sonné

Un motif de se réjouir et d'être optimiste est que la matière première des bibliothèques, l'information, est au coeur de notre société avancée et lui a même donné son nom. Cependant les discours autour de la "société de l'information" l'envisagent essentiellement sous une forme numérique.

L'évolution qui était pressentie il y a quelques années s'est sur ce point pleinement confirmée: dans tous les domaines de la connaissance les habitudes de travail intègrent une phase numérique. Dans les disciplines "STM" (sciences exactes, techniques, médecine), le circuit de l'information fonctionne déjà depuis longtemps sur une base électronique, le support papier n'ayant plus qu'une fonction secondaire. C'est ce que l'on a appelé la **cyberscience**. Ce processus est maintenant à l'œuvre également dans les sciences humaines. Les travaux de recherche se basent presque systématiquement sur des reproductions sous forme numérique de documents originaux. On s'est rendu compte qu'il était plus avantageux, plus pratique et plus efficace de publier des catalogues ou des corpus sur le Web plutôt que sur papier.

Le scientifique Michael Nentwich a qui l'on doit le terme de "cyberscience" ne voit dans l'avenir des bibliothèques qu'un rôle subalterne, en fait une sorte de plaque tournante ayant pour objectif de mettre à disposition des utilisateurs des contenus dont elles auront négocié l'accès⁵. Ce nouvel accès à l'information court-circuite les bibliothèques traditionnelles.

Le dilemme

Les bibliothèques savent bien que le rôle qu'elles peuvent jouer dans cet espace informationnel ouvert ne tient qu'à elles. Une chance inespérée leur est offerte d'y faire rayonner leur contenu et de mettre en lumière leurs richesses. Les informations qu'elles conservent n'existent souvent nulle part ailleurs et sont pour cette raison fortement convoitées. Mais en jouant ce rôle actif elles entérinent la désertion vis-à-vis du patrimoine traditionnel et de la consultation sur place. Pourtant, si elles décident de ne rien faire et de se retrancher derrière leurs collections matérielles, elles se mettront peu à peu à l'écart des circuits d'information et seront vite oubliées.

Les résistances

Les résistances des bibliothèques à s'engager sont nombreuses, et ne sont pas sans justifications. D'abord leur action se place dans une **très longue durée**, présentent une continuité de parfois plusieurs siècles, comme c'est le cas des bibliothèques patrimoniales de Rero. Cela leur donne une épaisseur historique incomparable, mais ne les incline pas toujours à se hâter. De plus les processus décisionnels sont longs. En face d'elles, les techniciens et les informaticiens agissent sur un tempo rapide, nerveux. Ils n'ont quasiment pas d'histoire, ni d'a priori.

⁵ Michael Nentwich. *Cyberscience: research in the age of the internet*. Vienna, Austrian Academy of Sciences Press, 2003.

Les bibliothèques n'aiment pas trop tester, elles cherchent plutôt des solutions achevées et ont peur de se tromper. D'où, sans doute, la si grande importance accordée aux normes dans la profession. Les informaticiens au contraire adorent essayer, lancer de nouvelles applications, si elles réussissent tant mieux, si elles ratent tant pis, ce n'est pas grave pour autant. Et aujourd'hui les informaticiens ont mis en place des systèmes de recherche d'informations plébiscités par le public, qui, même s'ils ont de nombreux défauts, concurrencent durement ceux des bibliothèques.

Des techniques matures

Pourtant, et c'est là un motif d'enthousiasme, la situation des techniques est très favorable pour les bibliothèques:

- formats et scanners sont normalisés et très accessibles. Ils deviennent d'excellente qualité et remplacent pour tous les usages les supports de reproduction traditionnels
- il existe également des outils d'organisation des contenus numériques. La présentation et les fonctionnalités d'un livre numérisé à l'écran sont également standardisés. On sait désormais que le mode image ne suffit plus, mais que chaque projet doit intégrer un volet de reconnaissance optique de caractères, dont l'intérêt pour la recherche d'information est incomparable.
- on a beaucoup brandi le spectre de l' "amnésie numérique", dû à la longévité limitée des supports de stockage et de l'obsolescence des formats informatiques. Nous nous permettons cependant d'être plutôt optimistes à cet égard. Tant que le "contrat" qui lie notre société avec son passé persiste, la question de la préservation numérique ne se posera pas vraiment, et les bibliothèques auront des solutions à disposition.

Des actions à entreprendre

L'attitude des bibliothèques cause pourtant quelques dommages: elles ont déjà commencé à réaliser, seules ou avec des partenaires privilégiés, quantité de projets de numérisation. Mais ils sont encore beaucoup trop isolés et peu visibles. Comment se fait-il que les bibliothèques, championnes des catalogues collectifs, ne soient pas encore en mesure de signaler de façon consolidée l'ensemble des documents qu'elles ont numérisés? Cela rendrait magnifiquement visible une collection déjà conséquente. Mais le chemin est enfin pris, comme l'a exposé Alexandre Moatti.

Les bibliothèques pourraient également mieux exploiter les facilités techniques pour démultiplier la mise à disposition de leurs compétences humaines, en cohérence avec leurs missions de base. Nous pensons au potentiel des services de référence en ligne.

La question des coûts

La face sombre de toutes ces actions, est bien évidemment les coûts. Un chapitre manque dans notre livre: l'économie des bibliothèques. Le sujet y est à peine esquissé, même il s'agit d'un point largement méconnu.

Nous savons que le processus de numérisation proprement dit ne constitue qu'une faible partie des coûts réels. Les travaux de structuration, de reconnaissance optique de caractères, d'introduction des métadonnées, de diffusion, de stockage pérenne... ne doivent pas être négligés. Et dans la plupart des cas, ces coûts vont s'ajouter au maintien des collections traditionnelles. Car beaucoup de bibliothèques sont déjà, et resteront, hybrides. Or la mise en place de ce paradigme numérique coïncide avec une époque de crise des finances publiques, et donc de ressources stagnantes pour les bibliothèques.

Un responsable de bibliothèque disait un jour qu'il vaudrait mieux se consacrer d'abord à achever la réalisation des outils traditionnels: catalogues, inventaires, etc. Mais nous n'avons plus le choix: renoncer à investir le terrain numérique, c'est se couper de la façon dont les utilisateurs de l'information travaillent aujourd'hui, perdre sa visibilité et porter finalement préjudice à ses collections traditionnelles.

Les engagements à prendre ne sont certes pas évidents et des arbitrages sont nécessaires. Cependant, Internet est aujourd'hui une arme culturelle, les bibliothèques se doivent de l'investir. Sans quoi, elles vont finir par se fossiliser ou se muséifier, comme l'annonçait sans rire un de nos futurologues des années 1970 !

dernière mise à jour: 16.06.2006